



GABRIEL ESQUER

## GABRIEL ESQUER

(1876-1961)

Gabriel Esquer est mort en avril 1961 à Alger, dans la ville qu'il aimait, où il avait passé le meilleur de sa vie (cinquante-deux années) et où il entendait bien, quoiqu'il arrivât, terminer ses jours : « Je me suis débarrassé, m'écrivait-il le 10 décembre 1960, de la maison que je possédais en France et je suis certain que l'on m'entertera à Alger... ».

Le long chemin de son existence ne peut se résumer en quelques mots ou alors ce serait mal le comprendre. Intellectuel (et jusqu'à l'abnégation de lui-même), Gabriel Esquer a été aussi, selon le précepte même de Henri Pirenne que nous avons connu et aimé, l'un et l'autre, à Alger en 1931, un témoin actif de son temps. L'actualité se précipitait-elle, le témoin désirait y participer. Sa collaboration au *Gil Blas*, au *Voltaire*, à l'*Aurore*, alors qu'il suit les cours de l'École des Chartes (où il est entré en 1895), c'est sa révolte personnelle, juvénile, au temps de l'Affaire Dreyfus ; sa collaboration à partir de 1943 à l'hebdomadaire algérien qu'est alors *Combat*, c'est l'explosion, d'un patriotisme jacobin, dur à lui-même et aux autres, la revanche d'années d'humiliation. Ainsi, sa vie aura-t-elle volontiers accepté d'être survoltée, avec de brusques échappées vers l'action.

Mais son vrai but restait le travail accompli avec soin et ferveur. Écoutez-le lors de l'hiver 1959-1960, condamné par son médecin à ne plus « monter les escaliers et les rues en pente » : « Vous savez, m'écrivait-il, la quantité qu'il y en a à Alger... Aussi ai-je arrêté mes sorties, moi qui étais si bon marcheur ! et mon cerveau étant resté le même, je puis travailler comme par le passé. J'ai réussi à rédiger un projet que j'avais formé il y a soixante-cinq ans, lorsque j'étais à l'École des Chartes : la traduction de la chronique de Jean de Venette au xiv<sup>e</sup> siècle, non pour une édition, mais pour mon plaisir, c'est fait maintenant. Je me suis plongé dans la Guerre de Cent ans vue par un témoin : Crécy, Poitiers, Étienne Marcel, la Jacquerie, le grand Ferré, toutes les souffrances du peuple de France... ».

Il ajoute dans cette même lettre « tout en préparant le tome II de la *Correspondance* de Bugeaud, dont le tome I est chez l'imprimeur depuis août — mais il ne faut pas être pressé — je me suis mis à rédiger mes souvenirs. Ma mémoire est restée fidèle et étendue... J'en suis arrivé à ma vingt-deuxième année, l'Affaire Dreyfus, et je suis bien parti pour le reste. L'Algérie formant (...) un gros paquet. Je ne crois pas que sous la forme spontanée avec laquelle ils se présentent, mes souvenirs soient publiables. Je ne veux pas finir mes jours sur la paille humide des cachots ; il est vrai que le privilège de l'âge jouerait avec presque mes quatre-vingt-cinq ans. Enfin on verra. Je vous écris au bruit des grenades lacrymogènes et des bazookas qui retentissent sous nos fenêtres (du 120 de la rue Michelet), quoique la maison que j'habite soit éloignée du lieu ordinaire des échauffourées ». La mort, en fait, l'attendait juste pour son anniversaire, au moment même où sa mémoire revivait ses lointaines années de jeunesse.

Gabriel Esquer était né le 12 avril 1876, à Cannes, Minervois, à une vingtaine de kilomètres de Carcassone. Ses études l'avaient conduit à Paris où, hésitant entre le Conservatoire et l'École des Chartes, il se décida pour celle-ci ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper de théâtre, d'être Secrétaire Général des Mathurins et des Bouffes Parisiens, d'écrire pièces et revues, puis de soutenir (en 1903) sa thèse de l'École : *Le dernier des Valois, François duc d'Alençon et d'Anjou (1554-1584)*. Archiviste en chef du Cantal, en 1903, il rédigea alors une étude qui sera publiée en 1911, *La Haute Auvergne à la fin de l'Ancien Régime*, tout en faisant jouer une pièce au théâtre en plein air de Vic-sur-Cère.

Le 8 février 1909, il débarquait à Alger, où il allait jusqu'en 1948 remplir les doubles fonctions d'Administrateur de la Bibliothèque Nationale (alors 12, rue Émile-Maupas, au bas de la Casba), et d'Archiviste-Bibliothécaire du Gouvernement Général : il était au « Gouvernement » le matin et le soir à la Bibliothèque Nationale, magnifique palais de l'Alger turc, où il occupait un bureau si étroit et si bas, que l'on avait toujours peur, avec sa haute taille, qu'il ne heurtât le plafond quand il se levait. Dans cet étroit espace, j'ai passé des heures et des heures avec lui, étant son adjoint au secrétariat de la *Revue Africaine*, allant très souvent à la Bibliothèque, à deux pas du Lycée, m'attardant volontiers dans sa compagnie... Dur avec lui, et avec autrui, seuls ses amis savaient qu'il était cependant l'amitié, le dévouement, la fidélité même. Et l'on s'en apercevait au fil des jours, les bons et les mauvais...

Dire son activité, alors, l'alacrité avec laquelle il portait toutes les tâches utiles, entre autres la *Collection des Documents Inédits de l'Histoire de l'Algérie* à partir de 1910, la *Revue Africaine* qui lui doit de s'épanouir à partir de 1927, un enseignement sur les sciences auxiliaires de l'histoire à la Faculté d'Alger où ses exigences méticuleuses de chartiste firent la

terreur des candidats historiens. Puis il avait toujours deux ou trois articles en chantier...

Ses deux plus beaux livres, sur la bonne douzaine d'ouvrages qu'il a publiés, sont assurément : *Les commencements d'un Empire, La prise d'Alger* (première édition 1923, seconde édition 1929) et sa merveilleuse *Iconographie de l'Algérie, du XVI<sup>e</sup> siècle à 1871* (3 volumes in-folio, 1929) qu'il y a toujours intérêt à feuilleter. Cette collection d'images choisies, admirablement commentées, c'était la forme particulière d'histoire où il se complaisait : voir, bien voir, ensuite discuter de faits précis, en sachant ce dont on parlait...

Sa retraite, en 1948, l'avait condamné à une situation matérielle difficile. Raison de plus pour travailler. Certains de ses articles et de ses petits livres, de ses activités ont trouvé là un excellent prétexte, celui de « l'indispensable littérature alimentaire ». En fait, aurait-il résisté au plaisir d'écrire dans la collection « Que Sais-je ? » une *Histoire de l'Algérie* bien dans sa manière (« je ne pouvais que donner une suite de faits précis ») et qui en est aujourd'hui au moins à sa quatrième édition ? N'aurait-il pas payé de ses deniers, pour que la troupe théâtrale d'Alger interprêtât comme elle le fit, en 1951, son évocation du Coup d'État du 2 décembre ?

Mais plus encore que l'historien, c'est l'homme que j'ai plaisir à évoquer, spirituel à froid, courageux, toujours lucide, prêt à regarder gens et événements bien en face.

D'un œil averti, d'un cœur inquiet, il aura suivi jour après jour les événements d'Algérie : il vivait au milieu d'eux. Je possède ainsi le compte rendu qu'il avait adressé, en tant que témoin oculaire des événements du 13 juin 1958, au Président de l'Académie des Sciences de la France d'Outre Mer dont il était correspondant et j'ai l'intention de le déposer avec les autres lettres de notre ami à la Bibliothèque Nationale de Paris. « Le tout, disait-il, à propos de son témoignage n'a d'autre mérite que d'être conforme à la vérité... »

A ce moment-là, Gabriel Esquer a eu l'illusion, de bonne foi, que la fraternité franco-musulmane des manifestations publiques allait tout emporter... « Je n'ai jamais été pessimiste sur l'avenir, ajoutait-il. Est-ce le fond de mon caractère ou mon esprit de contradiction ? Le fait est que, quelles que fussent les circonstances, j'ai eu comme l'on dit « bon moral ». Je n'ai rien changé à mes habitudes et j'ai conservé mon équilibre... »

Équilibre, bon moral, non pas illusion. « Pour moi par malheur, déclarait-il, je dois dire qu'après la guerre de 45..., voyant le recul de l'Europe en Asie et en Afrique, j'en conclus que l'Algérie serait un jour emportée par la vague qui des pays colonisés faisait des pays libres et qu'il était impossible à l'Algérie au milieu du changement général de rester immuable. J'en conclus que si elle devait arriver à l'indépendance, il fallait qu'elle y arrivât avec nous et non contre nous. Je gardai soi-

## ANNALES

gneusement mon opinion pour moi, mais je n'ai pas changé. La politique musulmane de la France en Algérie étant faite de carences et de retards, nous en sommes arrivés où nous en sommes. Mais il ne sert à rien de récriminer sur le passé !... » Paroles sages et non pas d'une sagesse venue après coup... Leur date : 10 décembre 1960.

Vivre son époque, la vivre avec ardeur, Gabriel Esquer aura donné ce conseil aux historiens, ses frères et fils en esprit, eux que le passé sollicite et qui souvent, reconnaissons-le, y cherchent refuge ou alibi. Mais pour vivre ainsi il faut bien du courage, Gabriel Esquer en aura été abondamment pourvu jusqu'au dernier moment.

FERNAND BRAUDEL.